

L'Ingénieux hidalgo
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE

2

Miguel de Cervantes

L'Ingénieux hidalgo

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE

2

R O M A N

*Traduit de l'espagnol
par Aline Schulman*

Éditions du Seuil

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre
et l'aide de la Direction générale du livre, des Archives
et des Bibliothèques du ministère de l'Éducation
et de la Culture espagnol.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

El Ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha

ÉDITEUR ORIGINAL

Editorial Gredos, Madrid, 1987

Édition établie par Vicente Gaos

d'après l'édition Princeps 1605 (pour le tome 1)
et 1615 (pour le tome 2)

ISBN 978-2-02-141554-4

(ISBN 2-02-22216-7, édition complète en poche)

(ISBN 2-02-032421-0, 1^{re} publication)

(ISBN 2-02-32422-9, édition complète)

© Éditions du Seuil, octobre 1997, pour la préface, la chronologie,
la traduction française, ainsi que la composition du volume.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com



Dieu me pardonne ! avec quelle impatience, lecteur, que tu sois noble ou plébéien, tu dois attendre ce prologue, espérant y trouver reproches, ripostes et représailles contre l'auteur du second *Don Quichotte* — je veux dire de celui qui a vu le jour à Tarragone, d'un père qui serait né à Tordesillas. Sur ce point, je crains de te décevoir ; car si les injures éveillent la colère jusque dans les cœurs les plus humbles, le mien fait exception à cette règle. Tu voudrais peut-être que je traite cet homme-là d'âne, de sot, d'impertinent ? Eh bien, sache que je n'en ai pas la moindre intention. Qu'il soit puni par le péché qu'il a commis ; c'est son affaire et pas la mienne.

Mais je ne peux m'empêcher de trouver déplaisant qu'il me reproche d'être vieux et manchot. Comme si j'avais le pouvoir d'arrêter le cours des années et de faire que pour moi elles ne passent pas ; comme si ma main avait été abîmée dans une rixe de taverne, et non dans la plus fameuse bataille de tous les temps. Si mes blessures n'ont rien de glorieux pour qui les regarde, elles sont tenues en grande estime par ceux qui savent où je les ai reçues. Mieux vaut pour un guerrier mourir au combat que chercher son salut dans la fuite ; j'en suis à ce point convaincu que si, aujourd'hui, on me proposait de revenir en arrière, je préférerais avoir participé à cette bataille prodigieuse que de retrouver l'usage de ma main gauche et de n'y avoir pas été. Les blessures que le soldat porte sur le visage et la poitrine sont des étoiles, qui guident les autres hommes dans leur quête de

l'honneur et de la juste louange. De plus, ce n'est pas avec les cheveux blancs que l'on écrit, mais avec l'intelligence, qui le plus souvent s'améliore avec l'âge.

Je n'ai pas aimé non plus qu'il me traite d'envieux, et qu'il m'explique qu'il y a deux sortes d'envie, comme si je ne le savais pas. A dire vrai, je ne connais que la sainte, la noble, l'estimable envie ; je ne me permettrais donc jamais d'attaquer un prêtre, surtout si c'est un familier du Saint-Office. Et si j'ai bien compris à quel grand personnage il fait allusion, j'affirme qu'il se trompe du tout au tout ; car de cet homme-là j'aime l'œuvre, j'admire le génie, je respecte les occupations vertueuses. Toutefois, je suis très reconnaissant à monsieur notre auteur de dire que mes *Nouvelles* lui paraissent plus satiriques qu'exemplaires, mais qu'elles sont bonnes. Elles ne pourraient pas l'être si on n'y trouvait pas un peu de tout.

Il me semble, lecteur, t'entendre me reprocher que je me retiens de trop, que ma modération pêche par excès. Mais je sais qu'il ne faut pas ajouter au chagrin de l'affligé ; et celui que ce monsieur éprouve doit être bien grand pour qu'il n'ose se montrer à découvert, pour qu'il déguise son nom et mente sur son origine, comme s'il était coupable d'un crime de lèse-majesté. Si par hasard tu venais à le rencontrer, tu lui diras de ma part que je ne me considère pas comme offensé ; que je connais trop bien les tentations du diable, dont l'une des plus redoutables est de mettre à un homme dans la tête qu'il peut écrire et publier un livre qui lui rapportera autant de gloire que d'argent, et autant d'argent que de gloire. Et pour preuve de cette vérité, tu me feras le plaisir, ami lecteur, de lui conter cette petite histoire, avec la grâce et l'esprit que je te connais :

Il y avait à Séville un fou qui donna dans la plus divertissante des lubies que jamais fou avait eue avant lui. Il tailla en pointe un roseau évidé, et chaque fois qu'il attrapait un chien dans la rue, ou n'importe où, il lui immobilisait une patte sous son pied, lui levait l'autre avec la main et, du mieux qu'il pouvait, lui enfonçait le roseau dans un certain endroit ; puis, en soufflant, il l'arrondissait comme une

balle ; après quoi, il lui donnait deux petites tapes sur le ventre et le lâchait en disant à ceux qui le regardaient, et ils étaient toujours nombreux : « Vous croyez peut-être que c'est facile d'enfler un chien ? »

Vous croyez peut-être que c'est facile de faire un livre ?

Et si cette historiette ne lui plaît pas, tu lui raconteras celle-ci, toujours à propos d'un fou et d'un chien :

Il y avait à Grenade un fou, qui portait toujours sur la tête un morceau de marbre poli ou une grosse pierre ; quand il voyait un chien qui n'avait pas l'air menaçant, il s'approchait tout près et laissait tomber droit sur lui le marbre ou la pierre. Le chien, devenu furieux, se mettait à aboyer, poussait des hurlements et filait plus de trois rues sans s'arrêter. Or, il arriva que, parmi les chiens sur lesquels il lâchait son fardeau, se trouva celui d'un bonnetier, que son maître aimait beaucoup. Le fou s'approcha, lui déchargea sa pierre en plein sur la tête ; le chien, à demi assommé, jetait des cris perçants ; son maître, qui avait tout vu, empoigna son aune, se précipita sur le fou et lui administra une terrible volée. Et à chaque coup qu'il lui donnait, il disait : « Chien ! Voleur ! Barbare ! C'est comme ça qu'on traite mon lévrier ? Oui, mon lévrier, tu entends ? » Et, après avoir répété cent fois le mot *lévrier*, il le laissa, moulu comme plâtre.

Cette correction fit son effet : le fou disparut pendant plus d'un mois. Mais il revint et recommença, avec une charge plus lourde encore. Il s'approchait d'un chien, l'examinait attentivement, sans oser faire tomber sa pierre, et disait : « Celui-là, c'est un lévrier : attention ! » De tous les chiens qu'il rencontrait, il disait pareil, même quand c'étaient des dogues ou des roquets. Et plus jamais il ne fit tomber de pierre sur aucun d'eux.

J'espère qu'il en sera de même pour notre auteur : il n'osera plus lâcher sur nous des livres pesant de tout le poids de son esprit et qui, étant mauvais, sont plus durs que des pierres.

Dis-lui aussi que je me soucie fort peu qu'il menace de m'enlever mon gagne-pain avec son livre, car je lui répondrai en citant le célèbre intermède *La Fille de joie* :

« Mes protecteurs pour moi, et Dieu pour tous ! » Longue vie à l'illustre comte de Lemos, dont les vertus chrétiennes et la générosité bien connue m'ont permis de supporter sans broncher les coups du sort ; longue vie à Son Éminence le cardinal de Tolède, don Bernard de Sandoval et Rojas, et à sa bienveillance extrême. Et peu m'importe qu'il n'y ait pas une seule imprimerie dans le monde, ou qu'on imprime contre moi plus de livres qu'il n'y a de versets dans la Bible ! Ces deux grands seigneurs, seulement par bonté d'âme, sans que j'aie eu à les solliciter par l'adulation ou les flatteries, ont bien voulu m'accorder aide et protection ; cela suffit à faire de moi un homme plus comblé et plus riche que si le destin m'avait élevé au faîte des honneurs. L'honnêteté peut aller de pair avec la pauvreté, mais non avec le vice ; car la pauvreté peut voiler la noblesse, mais jamais elle ne l'obscurcira complètement ; et dès que la vertu jette quelque lumière, même si c'est par les failles et les fentes de la misère, elle mérite l'estime des grands et nobles cœurs et, par conséquent, leur protection.

Ne lui en dis pas plus, et moi-même je ne t'en dirai pas davantage. Sache seulement que cette seconde partie de *Don Quichotte* que je t'offre est taillée par la même main et dans la même étoffe que la première. Tu y trouveras la suite et fin des aventures de don Quichotte, dont je précise qu'il est mort et enterré, afin que nul ne s'avise d'élever contre lui d'autres témoignages, ceux qui existent déjà étant bien suffisants ; et il suffit aussi qu'un homme d'honneur ait donné à connaître ces folies pleines de sens, sans que d'autres viennent y ajouter leur grain de sel. L'abondance, même dans les bonnes choses, peut nuire, tandis que la rareté donne du prix même à celles qui sont mauvaises.

J'oubliais de te dire que tu auras bientôt entre les mains mon *Persiles* que je suis en train de terminer, et la seconde partie de *Galatée*.

D É D I C A C E

AU COMTE DE LEMOS



En envoyant il y a quelques jours à Votre Excellence mes pièces de théâtre, imprimées avant d'être jouées, je lui annonçais, si je m'en souviens bien, que don Quichotte chaussait ses éperons et s'apprêtait à venir rendre hommage à Votre Excellence ; et maintenant je dis qu'il les a chaussés et s'est mis en route. S'il arrive à bon port, je crois que j'aurai rendu service à Votre Excellence car, de tous côtés, on me presse de l'envoyer, afin de tempérer le déplaisir et le dégoût qu'a pu causer un autre don Quichotte, qui s'est déguisé sous le nom de *Seconde Partie* pour courir le monde.

C'est l'empereur de Chine qui, jusqu'à présent, a manifesté le plus grand intérêt à l'égard de mon livre. Il y a un mois, en effet, un messenger m'a remis une lettre de lui, écrite dans sa langue, et dans laquelle il me demandait ou, plutôt, me suppliait de le lui expédier, car il voulait fonder un collège où l'on apprendrait la langue espagnole, et il avait décidé que le livre qui servirait de manuel, ce serait l'histoire de don Quichotte. Il me pria aussi de venir dans son pays, car il voulait me nommer recteur de ce collège.

Je demandai au porteur si Sa Majesté l'avait chargé de me donner un peu d'argent pour mes frais de voyage. Il me répondit que l'idée ne lui avait même pas traversé l'esprit.

— Eh bien, mon ami, dis-je alors, retournez dans votre Chine, à dix ou vingt lieues par jour, ou à la vitesse qui vous est imposée. Ma santé ne me permet pas d'entreprendre un aussi long voyage. En plus d'être malade, je n'ai pas le sou ;

et empereur pour empereur, monarque pour monarque, à Naples j'ai l'illustre comte de Lemos qui, au lieu de tous ces maigres titres de recteur et autres, me donne de quoi vivre, me protège et me soutient mieux que je ne saurais le désirer.

Sur ce, je le congédiai, et sur ce je prendrai moi-même congé, en offrant à Votre Excellence *Les Travaux de Persiles et Ségismond*, livre que je compte finir d'ici à quatre mois, si Dieu veut, et qui sera ou le pire ou le meilleur qu'on ait écrit dans notre langue – parmi les livres d'agrément. Je me repens déjà d'avoir dit *le pire* car, d'après mes amis, il atteindra la plus grande perfection possible. Puisse Votre Excellence nous revenir avec toute la santé qu'on lui souhaite ; *Persiles* sera alors prêt à lui baiser les mains, et moi-même les pieds, en humble serviteur de Votre Excellence.

A Madrid, le dernier jour d'octobre de l'an mille six cent quinze.

Le serviteur de Votre Excellence,

MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA

SECONDE PARTIE



*Des entretiens qu'eurent le curé et le barbier
avec don Quichotte au sujet de sa maladie*

IDI AHMED BENENGELI raconte, pour commencer la deuxième partie de cette histoire – et troisième sortie de don Quichotte –, que le curé et le barbier restèrent près d'un mois sans voir celui-ci, craignant que leur présence ne lui remît en mémoire ses récentes mésaventures. Ce qui ne les empêcha pas de rendre visite à la nièce et à la gouvernante, en leur recommandant de bien le soigner, de lui donner une nourriture reconstituante pour le cœur, et surtout pour le cerveau, qu'ils soupçonnaient d'être à l'origine de tout son mal. Elles répondirent qu'elles s'y employaient et s'y emploieraient d'autant mieux que leur maître manifestait par moments les signes de la plus grande lucidité. Ravis de cette bonne nouvelle, les deux hommes se félicitèrent de l'avoir ramené dans un chariot à bœufs en lui faisant croire à un enchantement, comme on l'a vu au dernier chapitre de la première partie de cette belle et véridique histoire. Et ils décidèrent de lui rendre visite pour constater de plus près cette amélioration à laquelle ils n'osaient croire ; mais ils se mirent d'accord pour n'aborder aucun point touchant à la chevalerie errante, par crainte d'endommager ceux qui fermaient sa blessure, à peine cicatrisée.

Ils le trouvèrent assis sur son lit, coiffé d'un bonnet tolédan rouge, vêtu d'une camisole de laine verte, et si maigre, si desséché qu'on l'aurait pris pour une momie. Il les accueillit fort bien et, à leurs questions sur sa santé, il répondit en termes choisis et posés. Au cours de la conversation, ils vin-

rent à parler de ce que l'on nomme la raison d'État et des différents systèmes de gouvernement. Et, corrigeant tel ou tel abus, réformant une coutume, supprimant une autre, chacun à son tour s'érigea en législateur, en Lycurge ou Solon des temps modernes ; au bout du compte, on aurait dit qu'ils avaient soumis l'État à un feu de forge et l'en avaient ressorti complètement transformé. Don Quichotte s'exprima sur toutes ces matières avec tant de discernement que les deux examinateurs ne doutèrent pas qu'il était bel et bien guéri.

La nièce et la gouvernante, qui assistaient à l'entretien, ne cessaient de rendre grâces au ciel de cette guérison. Cependant, le curé voulut en avoir le cœur net ; aussi, revenant sur sa décision de ne rien dire touchant à la chevalerie, il se mit, de fil en aiguille, à parler des dernières nouvelles qui arrivaient de la capitale, où l'on disait entre autres que la puissante flotte du Grand Turc s'apprêtait à l'attaque, mais que nul ne savait en quel point allait s'abattre l'orage ; toute la chrétienté était en émoi, et Sa Majesté avait mis en état de défense les côtes de Naples, de la Sicile et de l'île de Malte.

— Sa Majesté se conduit en homme de guerre avisé, intervint don Quichotte, et l'attaque ne la prendra pas au dépourvu. Mais si elle me demandait mon avis, je lui suggérerais d'adopter une autre disposition qui ne lui a sans doute jamais traversé l'esprit.

— Hélas ! se dit aussitôt le curé, mon pauvre don Quichotte, voilà que tu retombes de la cime de ta folie dans l'abîme profond de ta naïveté.

Le barbier, pris de la même inquiétude, demanda à don Quichotte quelle était cette importante mesure ; peut-être mériterait-elle de figurer sur la longue liste d'avis impertinents que l'on donne d'ordinaire aux souverains.

— Le mien, monsieur le Raseur, répondit don Quichotte, n'est nullement impertinent.

— Je ne parlais pas pour vous, répliqua le barbier ; mais l'expérience a prouvé que la plupart des projets que l'on présente à Sa Majesté sont impraticables, ou absurdes, ou nuisibles au roi et au pays.

— Le mien n'est ni impraticable ni absurde ; il est le plus

simple, le plus juste, le plus facilement réalisable qui puisse venir à l'esprit.

– Il me tarde de l'entendre, dit le curé.

– Je ne tiens pas à le dévoiler ici, pour qu'il parvienne dès demain aux oreilles de messieurs les conseillers du roi, et qu'un autre que moi en tire avantage et récompense.

– Pour ma part, dit le barbier, je donne ma parole de n'en rien dire à personne, « pas même au roi ni à son fou », comme dit la chanson du curé qui, dans son prologue, dénonçait au roi l'homme qui lui avait volé cent doublons et sa bonne mule.

– Je ne connais pas la chanson, mais j'ai foi en votre serment, monsieur le barbier, car je vous sais honnête.

– De toute façon, je réponds de lui, intervint le curé ; il ne dira pas un mot, sous peine d'avoir à payer une amende et les frais de tribunal.

– Et qui répondra de vous, monsieur le curé ? demanda don Quichotte.

– Ma profession, qui m'oblige à garder pour moi les secrets.

– Eh bien ! s'écria don Quichotte, Sa Majesté n'a qu'à proclamer à son de trompe que tous les chevaliers errants d'Espagne se rendent dans la capitale à jour fixé ! Peu importe s'il n'en vient qu'une demi-douzaine, le moindre d'entre eux suffirait pour anéantir la toute-puissance ennemie. Ce ne serait pas la première fois qu'un chevalier errant viendrait à bout d'une armée de deux cent mille hommes, comme si tous ensemble n'étaient qu'une seule et même gorge ou qu'ils étaient faits en guimauve ! Ne connaissez-vous pas toutes les histoires remplies de ces exploits merveilleux. Ah, si le fameux don Bélianis vivait – et je serais bien le seul à en concevoir du dépit –, ou l'un des innombrables descendants du grand Amadis de Gaule, je ne donnerais pas cher de la peau des Turcs ! Mais Dieu saura venir en aide à son peuple et lui accorder un chevalier, sinon plus brave que les chevaliers des temps passés, du moins tout aussi vaillant. Dieu me comprend ; et je n'en dis pas davantage.

– Hélas, soupira la nièce, je parie que mon oncle a l'intention de redevenir chevalier errant !

– Et de le rester jusqu'à ma mort ! Et que le Grand Turc attaque là ou ailleurs, je vous répète que Dieu me comprend.

Le barbier intervint :

– Laissez-moi vous raconter, messieurs, une petite histoire qui vient ici à point.

« Dans l'hôpital des fous de Séville, il y avait un homme que sa famille avait fait enfermer parce qu'il avait perdu la raison. Il était diplômé en droit canon de l'université d'Osuna, mais il l'aurait été de l'université de Salamanque que cela ne l'aurait pas empêché d'être fou. Au bout de quelques années de réclusion, cet homme s'imagina qu'il était guéri. Il écrivit à l'archevêque pour le supplier, en des termes tout à fait convaincants, de le tirer de la situation misérable dans laquelle il se trouvait, puisque Dieu, dans sa miséricorde, lui avait rendu l'usage de la raison. Il ajouta que sa famille, pour jouir de sa part d'héritage, voulait, contre toute évidence, qu'il restât enfermé et fou jusqu'à la fin de ses jours. L'évêque, favorablement impressionné par ses nombreuses lettres, aussi raisonnables que bien tournées, chargea un de ses chapelains de s'informer auprès du directeur de l'hôpital si ce que lui écrivait cet homme était vrai et, le cas échéant, d'avoir un entretien avec le fou, qui, s'il lui paraissait sain d'esprit, devrait être remis en liberté. Le chapelain obéit. Le directeur lui expliqua que cet homme était toujours aussi fou : même s'il s'exprimait parfois comme une personne sensée, il retombait bientôt dans ses égarements, comme on pouvait en juger en causant avec lui. Le chapelain en voulut la preuve ; il parla plus d'une heure avec le fou sans que celui-ci laissât échapper le moindre propos malvenu ou extravagant ; au contraire, il fit si bien usage de sa raison que le chapelain en conclut qu'il était guéri. L'homme prétendit, entre autres choses, que le directeur avait de bonnes raisons de le desservir car il recevait des cadeaux de ses parents pour soutenir que lui, le diplômé, était toujours fou, malgré des intervalles de lucidité. Que sa fortune était en grande part responsable de son malheur car, pour en conserver la jouis-

sance, ses ennemis le dénigraient et mettaient en doute la grâce que lui avait faite le Seigneur de le changer de bête en homme. Bref, tel qu'il ressortait de ses propos, le directeur était suspect, ses parents des personnages intrigants et cupides, et lui-même un homme en parfaite possession de son jugement. Le chapelain décida de l'amener devant l'évêque, pour que celui-ci pût le voir et en juger par lui-même. Et malgré des mises en garde répétées, il pria le directeur, en toute bonne foi, de rendre au diplômé ses anciens habits. Sitôt débarrassé de son uniforme de fou et revêtu de son costume d'homme de raison, celui-ci demanda au chapelain l'autorisation de prendre congé des autres pensionnaires. Le chapelain lui dit qu'il voulait l'accompagner pour voir les fous qu'il y avait dans l'hôpital. Ils montèrent donc, et avec eux d'autres personnes qui étaient présentes. Quand ils arrivèrent devant une cage où était enfermé un fou furieux, pour lors calme et tranquille, notre homme lui dit : "Ami, avez-vous quelque commission à me donner, car je m'en retourne chez moi ; Dieu, dans son infinie miséricorde, a permis que je recouvre la raison. Je vous enverrai de bonnes choses à manger ; et, même si vous n'avez pas faim, forcez-vous car, moi qui suis passé par là, je vous dis que toutes nos folies viennent de ce que nous avons l'estomac vide et la cervelle remplie de courants d'air. Et surtout, tenez bon, car c'est le découragement qui nuit à la santé et hâte notre mort." Entendant ce discours, un autre fou enfermé dans sa cage se leva de sa paillasse, où il était couché nu comme un ver, et demanda en criant lequel d'entre eux s'en allait, sain de corps et d'esprit. "C'est moi ; et je rends grâce au ciel de n'avoir plus rien à faire dans cette maison. — Prenez garde, monsieur le diplômé, c'est peut-être le diable qui vous égare, répliqua le fou ; rentrez gentiment dans votre cage, cela vous évitera le voyage de retour. — Je suis sûr que je suis guéri, riposta l'autre, et que je n'aurai plus besoin de revenir. — Vous, guéri ? ricana le fou, on verra bien ! Mais, en attendant, je vous jure, par Jupiter, dont je suis le représentant ici-bas, que, pour ce seul péché que la ville de Séville commet en vous rendant la liberté et la raison, je lui infligerai un

châtiment tel qu'elle s'en souviendra pour les siècles des siècles. Ne sais-tu donc pas, petit diplômé sans cervelle, qu'il est en mon pouvoir de détruire le monde, puisque, comme je l'ai dit, je suis Jupiter tonnant ? Pour cette fois, je me contenterai de ne pas faire pleuvoir sur la ville ni ses environs pendant trois ans, à dater de cet instant. Toi, libre, guéri et sain d'esprit ? Et moi ici, fou, malade et enchaîné ? Je veux bien être pendu si Séville reçoit la moindre goutte d'eau !" Notre homme se tourna alors vers le chapelain et, lui prenant les mains : "Soyez sans crainte, monsieur, lui dit-il, parce que, s'il est Jupiter, moi je suis Neptune, père et dieu des eaux, et je peux faire pleuvoir toutes les fois qu'il me plaira." A quoi le chapelain répondit : "Vous m'en voyez ravi, monsieur Neptune, mais évitons de mécontenter M. Jupiter ; ne bougez pas d'ici, je reviendrai vous chercher un autre jour." On déshabilla le diplômé, on le remit dans sa cage ; et mon histoire est terminée.

— Voilà donc, sieur barbier, s'écria don Quichotte, l'histoire qui venait tellement à propos ? Ah, maître Égratigneur, il faudrait que je sois bien sourd pour ne pas vous entendre ! Moi, monsieur, je ne me prends pas pour Neptune, et je ne cherche pas à me faire passer pour plus malin que je ne suis. Je voudrais simplement donner à comprendre aux hommes l'erreur qu'ils commettent en ne revenant pas aux temps heureux de la chevalerie errante. Mais notre siècle dépravé n'est plus cette époque bénie où les chevaliers errants avaient à eux seuls la charge de défendre les royaumes, de protéger les jeunes filles, d'aider les orphelins, de châtier les orgueilleux et de récompenser les humbles. Aujourd'hui, les chevaliers préfèrent le crissement des soieries et des brocarts au grincement de leur armure. On n'en voit plus qui passent la nuit à la belle étoile, armés de pied en cap ; ou qui dorment d'un œil, comme on dit, sans ôter le pied de l'étrier, appuyés sur leur lance. Vous n'en trouverez aucun qui, sortant de ce bois, gravisse la montagne, puis, descendant jusqu'à une plage déserte et battue par les flots, y découvre un bateau sans voiles, ni rames, ni mâts, sur lequel il se lance, cependant, d'un cœur intrépide pour affronter les vagues implacables,

qui tantôt l'élèvent jusqu'au ciel, tantôt le plongent dans l'abîme, et qui le jettent enfin sur une terre inconnue et lointaine, où il lui arrive des aventures dignes d'être gravées dans le bronze ! Aujourd'hui, la paresse triomphe du dévouement, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, la morgue du courage, et la théorie des armes de sa pratique, qui n'a existé, n'a brillé qu'au siècle d'or des chevaliers errants. Qui fut jamais plus honnête et vaillant que le fameux Amadis de Gaule ? Plus sage que Palmerin d'Angleterre, plus aimable et complaisant que Tirant-le-Blanc, plus galant que Lisuard de Grèce ? Qui fut plus tailladé et tailladeur que don Bélianis ? Plus intrépide que Périon de Gaule, plus téméraire que Félix-Mars d'Hyrkanie, plus sincère qu'Esplandian, plus casse-cou que don Cirongilio de Thrace, plus brave que Rodomont, plus prudent que le roi Sobrino, plus audacieux que Renaud, plus invincible que Roland ? Ces hommes, monsieur le curé, et bien d'autres que je pourrais vous citer, étaient tous des chevaliers errants, gloire et flambeau de la chevalerie. Ce sont eux, ou leurs pareils, que j'aimerais voir servir le roi ; Sa Majesté s'épargnerait bien des dépenses et le Grand Turc s'arracherait les poils de sa barbe. Quant à moi, je reste, puisque le chapelain refuse que je sorte d'ici ; et si, comme l'a dit le barbier, Jupiter ne veut pas faire pleuvoir, moi, je le ferai autant qu'il me plaira. Ceci s'adresse à M. Durasoir, pour qu'il sache que je l'ai bien compris.

— Monsieur le chevalier, dit le barbier, l'intention était bonne, Dieu m'est témoin, et vous n'avez aucune raison de vous offenser.

— Si j'ai raison de m'offenser ou pas, c'est mon affaire, riposta don Quichotte.

Le curé intervint :

— Jusqu'à présent, je n'ai pas ouvert la bouche ; mais je ne voudrais pas garder sur la conscience un scrupule qui me démange et me ronge et qui est en rapport avec ce que vient de dire notre ami don Quichotte.

— M. le curé a tous les droits, et à plus forte raison celui de soulager sa conscience, répondit celui-ci.

— Alors, permettez-moi de vous l'avouer : je n'arrive pas

à croire que cette bande de chevaliers errants dont vous parlez ait réellement existé, qu'ils puissent avoir été des hommes en chair et en os, comme vous et moi. Il me semble, au contraire, que tout cela n'est que fables et mensonges : des rêves racontés par des gens éveillés, ou plutôt à moitié endormis.

— Là encore, vous vous trompez, comme tous ceux qui ne veulent pas croire à l'existence des chevaliers errants. J'ai moi-même, en diverses occasions, eu à combattre cette erreur si commune, sans toujours parvenir à faire briller la vérité, vérité pour moi si éclatante que je pourrais jurer avoir vu de mes propres yeux Amadis de Gaule : c'était un homme de haute stature, au teint clair, mais à la barbe noire et fournie, au regard à la fois doux et sévère, avare de paroles, lent à s'emporter et prompt à se calmer. Et, de la même façon que je vous décris Amadis de Gaule, je pourrais vous dépeindre tous les autres, car je suis certain que les chevaliers errants sont tels que les histoires nous le racontent ; il m'est donc facile, d'après le caractère et les exploits de chacun, de deviner leurs traits, leur teint, leur stature.

— Et quelle taille, selon vous, monsieur, pouvait avoir le géant Morgant ? s'enquit le barbier.

— Sur la question de savoir si les géants ont existé, les opinions sont partagées. Cependant, les Saintes Écritures nous rapportent l'histoire de Goliath, ce philistin qui avait sept coudées et demie de haut, ce qui est énorme. Et, dans l'île de Sicile, on a trouvé des ossements, qui, à en juger par leur grandeur, ont appartenu à des géants hauts comme une tour : c'est géométriquement prouvé. Cela dit, pour ce qui est de Morgant, je ne saurais rien affirmer ; mais je ne pense pas qu'il ait été bien grand, puisqu'il lui arrivait, raconte l'histoire, de coucher sous un toit. Et s'il trouvait demeure à sa taille, celle-ci ne pouvait être démesurée.

Le curé approuva. Comme il s'amusait beaucoup à entendre don Quichotte débiter pareilles extravagances, il lui demanda comment il imaginait le visage de Renaud de Montauban, de Roland et des autres douze Pairs de France, qui tous avaient été chevaliers errants.

— Pour Renaud, répondit don Quichotte, j'ose affirmer qu'il avait la face large et rougeaude, le regard inquiet, les yeux légèrement saillants ; il était ombrageux et irritable, et il fréquentait la canaille. De Roland, je peux certifier qu'il avait une taille moyenne, les épaules carrées, les jambes un peu arquées, le teint mat et le cheveu roux, le corps velu, le regard menaçant. Il parlait peu, mais il était néanmoins courtois et bien élevé.

— Si Roland était aussi peu plaisant que vous venez de le décrire, répliqua le curé, rien d'étonnant à ce que la belle Angélique l'ait délaissé pour se donner à un Maure joli et élégant, qui avait à peine trois poils au menton.

— Cette Angélique, monsieur le curé, fut une dévoyée, une catin, aussi célèbre pour ses frasques que pour sa beauté. Elle dédaigna une bonne centaine de vaillants et nobles seigneurs pour s'enticher d'un jeune page, sans autre fortune ni renommée que celle d'avoir servi fidèlement un ami. Le fameux Arioste, après avoir tant vanté dans ses vers la beauté de cette dame, l'abandonna alors, n'osant ou ne voulant point chanter ce qui lui advint après son choix indigne, sans autre commentaire que celui-ci :

Quelque autre chantera d'une meilleure lyre
Comment du grand Catay elle reçut l'empire.

« Ces vers furent une véritable prophétie (ne donne-t-on pas aux poètes le nom de *vates*, c'est-à-dire devins ?). Car, par la suite, un fameux poète d'Andalousie chanta ses larmes tandis que Garcilaso, notre unique et illustre poète castillan, chantait sa beauté.

— Dites-moi, demanda le barbier à don Quichotte, y a-t-il un poète qui ait fait une satire contre cette dame Angélique ?

— Je pense que si Sacripant ou Roland avaient été poètes, ils l'auraient durement malmenée ; car il est fréquent que les poètes dédaignés par leur maîtresse, ou par celle qu'ils ont choisie pour dame de leurs pensées, se vengent en écrivant sur elle pamphlets et satires ; vengeance assurément indigne

d'un cœur généreux. Mais, jusqu'à présent, il n'est parvenu à ma connaissance aucun vers diffamatoire contre cette belle Angélique qui a bouleversé le monde.

– Cela tient du miracle ! dit le curé.

A cet instant, on entendit dans la cour les cris de la nièce et de la gouvernante, qui venaient de quitter la pièce, et ils accoururent tous au bruit.



*Qui traite de la grande dispute qui opposa
Sancho Panza à la nièce et à la gouvernante
de don Quichotte, ainsi que d'autres
sujets divertissants*



'ÉTAIT SANCHE PANZA qui voulait à toutes forces entrer pour voir don Quichotte, et la nièce et la gouvernante qui lui barraient le passage.

– Que vient faire ce malotru dans notre maison ? criait la gouvernante. Allez, ouste, retourne dans la tienne, parce que c'est toi, et pas un autre, qui débauches mon maître et l'entraînes sur les grands chemins !

– Maudite gouvernante ! répondit Sancho. Si quelqu'un a été débauché et entraîné, c'est bien moi et non ton maître ! Vous êtes loin du compte, toutes les deux : c'est lui qui m'a emmené dans des pays perdus, lui qui m'a tiré de ma maison en m'embobelinant. Parce que l'archipel qu'il m'a promis, je l'attends toujours !

– Va-t'en au diable avec tes archipels ! intervint la nièce. D'abord, qu'est-ce que c'est que ça, un archipel, hein ? Glouton comme tu es, sûrement quelque chose qui se mange !

– Ça ne se mange pas, répliqua Sancho, ça se gouverne. Et ça vaut bien quatre villes ou quatre quartiers de capitale.

– N'empêche, reprit la gouvernante, que tu n'entreras pas ici, canaille, sac à malices ! Va donc gouverner ta maison et labourer ton bout de terre, et laisse-nous en paix avec tes pelles ou tes archipelles !

Cette discussion amusait fort le curé et son compère. Mais don Quichotte, craignant de voir Sancho se déboutonner et tenir des propos qui ne seraient pas à l'avantage de son maître, l'appela et dit aux deux femmes de se taire et de le

laisser entrer. Le curé et le barbier prirent congé de leur ami, désespérant de sa guérison, car ils le voyaient toujours aussi ancré dans ses idées délirantes et plongé dans ses histoires absurdes de chevaliers et chevaleries.

– J’ai bien l’impression, dit le premier, que, sans crier gare, notre gentilhomme va bientôt repartir battre la campagne.

– C’est aussi mon opinion, répondit l’autre. Mais plus que la folie du chevalier, c’est la naïveté de l’écuyer qui me surprend : il croit si fort à cette histoire d’archipel que rien ni personne ne l’en ferait démordre.

– Dieu les protège ! reprit le curé. Quant à nous, soyons vigilants et observons ce que donne l’alliance de ces deux fous ; on les dirait vraiment coulés dans un même moule, et, sans la bêtise du valet, les extravagances du chevalier ne vaudraient pas un sou.

– Je donnerais cher pour savoir ce qu’ils complotent en ce moment.

– Soyez tranquille, la nièce ou la gouvernante nous le raconteront en temps voulu : elles ne sont pas de taille à lutter contre la curiosité.

Pendant ce temps, don Quichotte s’était enfermé dans sa chambre avec Sancho.

– Je suis bien fâché, Sancho, lui dit-il dès qu’ils furent seuls, que tu racontes à qui veut l’entendre que c’est moi qui t’ai obligé à quitter ton chez-toi, sachant parfaitement que je ne suis pas resté au coin de mon feu. Nous avons fait nos sorties ensemble, ensemble nous avons parcouru le monde, partageant le même sort et la même fortune. Si tu as été berné une fois, moi j’ai été moulu plus de cent : c’est mon seul avantage.

– Ce qui est logique, monsieur, répondit Sancho ; puisque, selon vous, les mésaventures sont le lot des chevaliers errants et non de leurs écuyers.

– Tu te trompes, Sancho ; car, comme dit le proverbe : *quando caput dolet*, etc.

– Je ne comprends pas d’autre langue que la mienne.

– Cela veut dire que lorsque la tête a mal, tous les membres

souffrent. En tant que ton seigneur et maître, je suis ta tête, et toi l'un de mes membres puisque tu es mon serviteur ; c'est pourquoi le mal qui me touche ou me toucherait doit te faire souffrir, et inversement.

— C'est bien possible. Pourtant, quand j'étais le membre qu'on faisait sauter dans la couverture, ma tête était derrière la clôture, à me regarder voler en l'air, sans éprouver aucune douleur. Puisque les membres doivent souffrir quand la tête a mal, elle aussi devrait souffrir quand ses membres ont mal.

— Tu veux dire que je ne souffrais pas quand on te bernait ? Tu n'as pas le droit de dire ni de penser une chose pareille, car j'avais plus mal dans mon esprit que toi dans ton corps. Mais laissons cela pour le moment ; nous aurons l'occasion d'y revenir. Dis-moi plutôt ce que l'on raconte à mon sujet dans le pays. Quelle opinion ont de moi les gens du commun, les gentilshommes, les chevaliers ? Que dit-on de ma bravoure, de mes exploits, de mes amours ? Que pense-t-on de la tâche que je me suis donnée de ressusciter l'ordre oublié de la chevalerie errante ? En un mot, je veux que tu me rapportes, Sancho, tout ce qui est parvenu à tes oreilles sur ce sujet, et que tu le fasses sans rien ajouter en bien, ni rien omettre en mal : c'est le devoir du vassal de dire loyalement la vérité à son seigneur, sans chercher à l'aduler ni à le ménager. Si la vérité parvenait toute nue aux oreilles des souverains, sans les parures de la flatterie, notre époque serait bien différente ; et d'autres temps mériteraient davantage le nom d'âge de fer que le nôtre, dont on dit communément qu'il est un âge d'or. Maintenant que te voilà averti, Sancho, dis-moi tout ce que tu sais.

— Je le ferai bien volontiers, monsieur, à condition que vous ne vous fâchiez pas quand vous entendrez cette vérité que vous me demandez, toute nue et telle qu'elle m'est venue aux oreilles.

— N'aie crainte. Tu peux parler librement et sans détour.

— Alors, je commencerai en disant que les gens du commun pensent que vous êtes complètement fou et moi complètement idiot. Les gentilshommes disent que vous vous êtes attribué le titre de chevalier et la particule, alors

que vous possédez à peine quatre pieds de vigne et deux arpents de terre, et tout juste de quoi vous vêtir. Quant aux chevaliers, ils disent qu'ils n'aiment pas beaucoup les gentilshommes qui s'introduisent dans leurs rangs, surtout les gentilshommes à pied, qui noircissent leurs souliers à la suie et reprisent leurs bas noirs avec de la soie verte.

— Sur ce point, je ne me sens pas concerné : je suis toujours bien vêtu, jamais raccommodé. Déchiré, peut-être, mais par les armes plutôt que par le temps.

— Pour ce qui est de votre courage, de vos exploits et vos amours, les opinions divergent : « fou, mais divertissant », disent les uns ; « brave, mais malchanceux », disent les autres ; ou encore : « galant, mais ennuyeux ». Et là-dessus, ils se mettent à nous déchirer, vous et moi, à belles dents.

— Apprends, Sancho, que partout où la vertu se montre, elle est persécutée. Aucun des grands hommes du passé n'a échappé à la calomnie. Jules César, fameux pour sa vaillance comme pour sa sagesse, fut taxé d'ambitieux et accusé de manquer de propreté dans sa toilette comme dans ses mœurs. Alexandre, surnommé le Grand en raison de ses hauts faits, aimait, dit-on, un peu trop la bouteille. D'Hercule, l'homme aux douze travaux, on raconte qu'il était lascif et efféminé. De don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, qu'il était par trop querelleur, et d'Amadis lui-même, qu'il pleurnichait pour un rien. Comme tu le vois, Sancho, la calomnie n'épargne personne, aussi accepterai-je celles dont je suis l'objet, pourvu qu'il n'y en ait pas plus que tu ne m'en as dit.

— Ah ! Crénom de mon père ! C'est que justement...

— Parce qu'on en dit de pires ?

— Et comment ! Ce que je vous ai raconté jusque-là, monsieur, c'est trois fois rien à côté du reste ! Mais si vous voulez vraiment savoir toutes les horreurs qu'on dit de vous, je m'en vais de ce pas chercher quelqu'un qui vous les contera, jusqu'à la dernière. Il s'agit de Samson, le fils de Bartolomé Carrasco, qui est arrivé hier au soir ; il revient d'étudier à Salamanque, où on l'a fait bachelier. Quand j'ai été lui souhaiter la bienvenue, il m'a dit que votre histoire était déjà dans un livre qui a pour titre *L'Ingénieux Hidalgo don*

Quichotte de la Manche. Il paraît qu'on y parle de moi sous mon vrai nom de Sancho Panza, et de M^{me} Dulcinée du Toboso ; et aussi de choses qui se sont passées entre nous deux, tout seuls. C'est donc le diable, cet historien qui les écrit, pour savoir ça ?

– Je suis sûr, Sancho, que l'auteur de notre histoire n'est autre qu'un enchanteur fort savant ; on ne peut rien cacher à ces gens-là de ce qu'ils entreprennent de raconter.

– C'était sûrement un savant et un enchanteur, avec un nom pareil, puisque d'après le bachelier Samson Carrasco l'auteur de notre histoire s'appelle Sidi Ahmed Berengine ou Aubergine !

– C'est donc un Maure, remarqua don Quichotte.

– Sans doute ; j'ai toujours entendu dire que les Maures aiment les aubergines.

– Mais là où tu te trompes, Sancho, c'est que *Sidi* n'est pas un nom ; ce mot, en arabe, veut dire *monsieur*.

– C'est bien possible. Mais dites-moi si vous avez envie de voir Samson Carrasco, et je cours le chercher.

– Va, car ce que tu m'as dit me tient en haleine, et je ne pourrai avaler une bouchée tant que je n'en saurai pas davantage.

Laissant là son maître, Sancho s'en fut à la recherche du bachelier, avec lequel il revint presque aussitôt. Et ils eurent, tous les trois, une conversation des plus divertissantes.



*De l'entretien fort plaisant qu'eurent entre eux
don Quichotte, Sancho et le bachelier
Samson Carrasco*



DON QUICHOTTE ÉTAIT resté pensif en attendant Samson Carrasco, dont il espérait qu'il lui apprendrait de ses propres nouvelles mises dans un livre, selon l'expression de Sancho. Il avait du mal à croire à l'existence d'un tel livre : la lame de son épée était encore humide du sang de ses ennemis que l'on publiait déjà ses hauts faits de chevalerie ! Alors, il s'imagina qu'un magicien, ami ou ennemi, les avait fait imprimer par enchantement : ami, pour les célébrer et les exalter plus que tout autre exploit de chevalier errant ; ennemi, pour les ravalier au rang des plus viles actions d'un vil écuyer – à supposer qu'on ait jamais conté les aventures d'un écuyer. Mais si histoire il y avait, puisqu'elle était celle d'un chevalier errant, elle ne pouvait être que noble, grandiose, magnifique et véridique.

Un peu consolé, il se désolait cependant à l'idée que son auteur était un Maure, comme l'indiquait le nom de Sidi Ahmed. Comment s'attendre à la vérité de la part d'un Maure, puisqu'ils sont tous des menteurs, des imposteurs, des faussaires ? Il craignait que cet homme n'eût traité ses amours avec inconvenance et porté préjudice à l'honneur de Dulcinée du Toboso, au lieu de proclamer la fidélité et le respect qu'il avait toujours gardés à sa dame, lui qui, maîtrisant les élans de la chair, dédaignait pour elle reines, impératrices et demoiselles de toutes conditions. Il tournait et retournait toutes ces pensées, et bien d'autres, dans sa tête, quand Sancho revint, accompagné de Carrasco.

Don Quichotte reçut le bachelier fort courtoisement. Bien que prénommé Samson, celui-ci n'était pas grand de taille, mais c'était un grand farceur ; et bien que maigre, c'était un gros malin. Il avait vingt-quatre ans, le visage rond, le nez épaté, la bouche grande, signes d'une humeur joviale et facétieuse, comme il le démontra aussitôt en se mettant à genoux devant son hôte.

— Seigneur don Quichotte de la Manche, lui dit-il, que Votre Grandeur daigne me donner ses mains à baiser. Par mon habit de bachelier, je jure que vous êtes l'un des plus fameux chevaliers errants que la terre ait jamais portés ! Longue vie à Sidi Ahmed Benengeli, qui a écrit l'histoire de vos hauts faits, et plus longue encore à celui qui s'est soucié de les traduire de l'arabe dans notre langue pour l'universel divertissement des peuples !

Don Quichotte le releva.

— C'est donc vrai que mon histoire existe, et que l'auteur est un Maure et un savant homme ?

— C'est tellement vrai qu'au jour d'aujourd'hui je suis certain qu'il y en a plus de douze mille exemplaires publiés à Lisbonne, à Barcelone et à Valence ; et il paraît qu'on va l'imprimer à Anvers. Pour ma part, je ne serais pas étonné qu'elle soit bientôt traduite par toutes les nations et dans toutes les langues.

— Rien ne peut réjouir davantage un homme estimable et vertueux, dit alors don Quichotte, que de se voir célébré et imprimé de son vivant.

— Quant à vous célébrer, le Maure dans sa langue et le chrétien dans la sienne vous ont placé plus haut que tous les autres chevaliers errants. Et ils ont su dépeindre d'une plume alerte votre courage face aux dangers, votre patience dans l'adversité et la souffrance, votre résignation dans le malheur, votre dignité et votre continence dans vos amours si platoniques avec *doña Dulcinée du Toboso*...

— Jamais, interrompit Sancho Panza, je n'ai entendu traiter *M^{me} Dulcinée de doña*. Sur ce point, l'histoire se trompe.

— Cette objection, répondit Carrasco, n'est pas d'une importance capitale.

— Non, certes, acquiesça don Quichotte ; mais dites-moi plutôt, monsieur le bachelier : quels sont, parmi mes exploits, ceux que l'on vante le plus dans cette histoire ?

— Les opinions varient selon les goûts : les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent que Votre Grandeur prit pour des géants ; d'autres, celle du moulin à foulons ; certains, la description des deux armées, qui, au bout du compte, n'étaient que deux troupeaux de moutons, ou encore l'aventure du défunt que l'on allait enterrer à Ségovie. Tel prétend que le meilleur épisode est, à coup sûr, celui de la délivrance des galériens ; tel autre qu'aucun n'égale celui des deux géants bénédictins et votre dispute avec le Biscayen.

— Dites voir, monsieur le bachelier, interrompit Sancho, est-ce qu'on y trouve aussi l'aventure des muletiers, quand le brave Rossinante s'est permis de conter fleurette à des juments ?

— Tout y est, même le compte des cabrioles que fit Sancho dans la couverture.

— Les cabrioles, ce n'était pas dans la couverture que je les faisais, rectifia Sancho, c'était en l'air ; et elles étaient sûrement plus nombreuses qu'on ne le dit !

— Il me paraît que toute histoire humaine a ses hauts et ses bas, intervint don Quichotte, surtout celle d'un chevalier errant, dont les aventures n'ont pas toujours un heureux dénouement.

— Néanmoins, continua Carrasco, parmi ceux qui ont lu l'histoire, il y en a qui auraient préféré que l'auteur ne fût pas aussi précis sur le nombre de coups de bâton administrés à diverses reprises au seigneur don Quichotte.

— Et pourtant, observa Sancho, c'est bel et bien la vérité.

— Ils auraient pu les passer sous silence, approuva don Quichotte, par simple souci d'équité. Car toute action qui n'altère ni ne change la vérité du récit risque d'être inopportune, surtout quand elle fait du tort au héros. Je jurerais qu'Énée n'était pas aussi pieux que nous le dépeint Virgile, ni Ulysse aussi sage que nous le conte Homère.

— Sans doute, reconnut Carrasco ; mais c'est une chose d'écrire en poète et c'en est une autre d'écrire en historien.

Le poète peut conter ou chanter les choses, non comme elles furent, mais comme elles auraient dû être ; tandis que l'historien doit les rapporter, non comme elles auraient dû être, mais telles qu'elles furent, sans rien ajouter ni retrancher à la vérité.

— Si ce monsieur Maure dit vraiment toute la vérité, intervint Sancho, sûr qu'il parle aussi des coups de bâton que moi j'ai reçus, parce que chaque fois qu'on a pris la mesure du dos de mon maître, on m'a pris, à moi, celle de tout le corps. Mais il n'y a pas de quoi s'étonner puisque, d'après mon maître, les membres doivent avoir leur part des maux de la tête.

— Tu ne manques pas d'effronterie, Sancho, observa don Quichotte, ni de mémoire quand cela te convient.

— Même si je voulais oublier tous les coups de bâton qu'on m'a donnés, les bleus que j'ai là, sur les côtes, ne me le permettraient pas : ils sont bien trop frais !

— Tais-toi, Sancho, et n'interromps pas M. le bachelier, que je prie de poursuivre et de raconter ce que l'on dit de moi dans cette histoire.

— Et de moi aussi, s'écria Sancho, puisqu'il paraît que j'en suis un des principaux *personnages*.

— On dit personnage, ami Sancho, le reprit Carrasco.

— Voilà que nous avons encore un critiqueur de mots ! s'exclama Sancho. Si vous continuez comme ça, on est là jusqu'à demain !

— Que Dieu me damne, mon cher Sancho, dit le bachelier, si vous n'êtes pas le deuxième rôle du livre ; et j'en connais qui préfèrent vos discours aux belles phrases des personnages les plus huppés de cette histoire. En revanche, d'aucuns s'étonnent que vous ayez pu croire à cet archipel que le seigneur don Quichotte, ici présent, vous offrait de gouverner.

— Le soleil n'a pas encore terminé sa course, intervint don Quichotte ; et plus le temps passe, plus Sancho aura acquis l'expérience nécessaire au métier de gouverneur.

— Allons donc, monsieur, répondit Sancho ; si je ne suis pas bon pour gouverner à mon âge, je ne vois pas pourquoi je le serais à l'âge de Mathusalem ! Le seul ennui, c'est qu'il n'y a pas moyen de savoir où il perche, cet archipel !

– Tout finit par arriver, Sancho, dit don Quichotte, quand on s'en remet à Dieu : pas une feuille ne remue sur l'arbre sans la volonté divine.

– Cela est vrai, renchérit le bachelier ; et si Dieu le veut, Sancho aura tout aussi bien un millier d'archipels à gouverner.

– J'en ai vu beaucoup, moi, de ces gouverneurs, reprit ce dernier, qui ne m'arrivent pas à la cheville, et pourtant, on leur donne du « seigneur » long comme le bras et on les sert dans de la vaisselle d'argent.

– Ce ne sont pas des gouverneurs d'archipels, rectifia Samson, mais d'autres gouvernements plus faciles à manier ; ceux qui gouvernent des archipels doivent au moins connaître la grammaire.

– Quelle grand-mère ? Je ne comprends rien à ce que vous dites. Mais pour en revenir à notre histoire, je suis bien content, monsieur le bachelier, que son auteur n'ait rien dit sur moi qui puisse déplaire à ceux qui la lisent ; parce que, s'il s'était permis de raconter des choses indignes du vieux chrétien que je suis, foi d'écuyer, même les sourds m'auraient entendu.

– C'eût été faire un miracle ! observa Carrasco.

– Miracle ou pas, que chacun fasse attention à ce qu'il dit ou à ce qu'il écrit sur les *présennes*, et n'aille pas raconter à tort et à travers ce qui lui passe par la tête.

– Un des reproches que l'on fait à cette histoire, continua Samson Carrasco, est que son auteur y a inséré une nouvelle intitulée *Où il est prouvé que la curiosité est un vilain défaut* ; non pas qu'elle soit mauvaise ou mal racontée, mais elle est sans rapport avec les aventures du grand don Quichotte.

– Je parie, répliqua Sancho, que ce diable de Maure n'a pas su faire la différence entre un chou et une rave.

– Ainsi donc, s'exclama don Quichotte, l'auteur de mon histoire n'est qu'un ignorant et un bavard, qui l'a écrite sans ordre ni discernement, à la va-comme-je-te-pousse ! Un peu comme ce peintre d'Ubéda qui, lorsqu'on lui demandait ce qu'il se proposait de peindre, répondait : « Ce qui viendra sous mon pinceau. » Et s'il peignait un coq, il était si peu

ressemblant qu'il lui fallait écrire au-dessous, en lettres gothiques : « Voici un coq. » Je crains que mon histoire n'ait elle aussi besoin d'un commentaire pour être comprise.

— Pour ça, non, répondit Samson ; elle est parfaitement claire et ne présente aucune difficulté. Les enfants la feuillettent, les jeunes gens la lisent, les hommes faits la comprennent et les vieux la portent aux nues. Bref, elle circule dans toutes les mains, et elle est devenue à tous si familière qu'il suffit de voir une vieille rosse efflanquée pour qu'on dise aussitôt : « Voilà Rossinante. » Mais ceux qui la lisent avec la plus grande ferveur, ce sont les pages : pas une antichambre de seigneur qui n'ait son exemplaire de *Don Quichotte*. Dès que l'un le laisse, l'autre le prend. Il y en a qui l'empruntent, il y en a qui le volent. Pour finir, j'ajouterai que cette histoire est aussi inoffensive que divertissante, car on n'y rencontre pas l'ombre d'une expression inconvenante ou d'une pensée qui ne soit pas d'un bon catholique.

— S'il en était autrement, dit don Quichotte, ce serait écrire des mensonges et non des vérités. Et les historiens qui se permettent de mentir devraient être brûlés, au même titre que des faux-monnayeurs. Mais je ne sais ce qui a pris à l'auteur d'ajouter des nouvelles et des contes qui n'ont rien à voir avec moi, alors qu'il y a tant à dire sur ma seule personne ! Sans doute a-t-il obéi au proverbe qui dit : de paille ou de foin, mais le ventre plein. Pourtant, s'il s'était contenté de rapporter mes pensées, mes soupirs, mes larmes, mes chastes désirs et mes aventures, il aurait eu de quoi faire un volume au moins aussi gros que les œuvres complètes du plus prolixe des auteurs ! De tout cela je conclus, monsieur le bachelier, que, pour composer des histoires ou des livres de quelque genre que ce soit, il faut avoir un grand bon sens et un jugement mûr. Dire des drôleries ou écrire avec humour n'appartient qu'aux grands esprits. Au théâtre, le personnage le plus sensé est le bouffon, car quiconque veut avoir l'air d'un sot doit se garder de l'être. Quant à l'histoire, elle est à considérer comme une chose sacrée, car elle doit être véridique, et là où il y a vérité, il y a Dieu. Cela n'empêche pas que certains auteurs font des livres et les débitent comme si c'étaient des beignets !

– Il n'est livre, si mauvais soit-il, qui ne contienne quelque chose de bon, objecta le bachelier.

– Sans doute, répondit don Quichotte. Mais il arrive souvent que des auteurs, qui ont su acquérir par leurs manuscrits une réputation que l'on croyait méritée, la perdent entièrement ou la compromettent en partie dès qu'ils les donnent à imprimer.

– C'est que, pouvant examiner les ouvrages imprimés à loisir, on en voit aisément les défauts, dit Samson ; et on les scrute d'autant plus sévèrement que leurs auteurs sont plus célèbres. Les hommes reconnus pour leur génie, les grands poètes, les historiens illustres, excitent le plus souvent l'envie de ceux qui, sans avoir jamais rien écrit ni publié, n'ont d'autre passe-temps ni d'autre plaisir que de critiquer les ouvrages d'autrui.

– De la même manière, continua don Quichotte, on trouve beaucoup de théologiens très mauvais en chaire, mais excellents quand il s'agit de découvrir les défauts ou les longueurs dans les sermons des autres.

– C'est tout à fait juste, admit Samson. Et il serait souhaitable que ces censeurs-là soient plus tolérants, moins scrupuleux, et qu'ils ne s'arrêtent aux taches minuscules dans le soleil éblouissant de l'ouvrage qu'ils épluchent. Car si *aliquando bonus dormitat Homerus*, qu'ils considèrent les longues heures de veille qu'il a fallu à Homère pour nous donner une œuvre aussi lumineuse, en réduisant le plus possible la part de l'ombre. D'ailleurs, qui sait si les taches que ces gens-là découvrent ne sont pas au contraire comme ces grains de beauté, dont la présence accentue parfois le charme d'un visage. Aussi dirai-je que celui qui fait imprimer un livre s'expose grandement, car il est impossible qu'il puisse satisfaire tous ceux qui le liront.

– Ce livre qui parle de moi, s'inquiéta don Quichotte, a dû contenter bien peu de gens.

– Au contraire : de même que *stultorum infinitus est numerus*, comme dit l'Ecclésiaste, infini est le nombre de ceux qui ont aimé votre histoire. Il y en a bien quelques-uns qui ont accusé la mémoire de l'auteur de défaillance ou d'escroque-

rie. Par exemple, nulle part il ne nous est dit qui a volé l'âne de Sancho. On nous laisse entendre qu'il lui a été volé et, quelques pages plus loin, le revoilà sur ce même baudet, sans autre explication. L'auteur n'a pas dit non plus ce que Sancho a fait des cent écus qu'il avait trouvés dans la valise, au fond de la Sierra Morena. On n'en entend plus jamais parler. Bien des gens voudraient savoir ce qu'ils sont devenus, comment il les a dépensés : car c'est un des points essentiels de l'ouvrage.

— Monsieur Samson, répondit Sancho, je ne suis pas d'humeur à raconter et encore moins à compter. Je sens comme une faiblesse au creux de l'estomac qui demande à être soignée au plus vite par quelques gorgées de vin vieux, si je ne veux pas mourir d'inanition. J'en ai chez moi, où m'attend ma légitime. Quand j'aurai fini de me restaurer, je reviendrai, et alors je répondrai à toutes les questions qu'on voudra me poser, sur la perte de l'âne comme sur l'emploi des cent écus.

Et sans un mot de plus, ni attendre de réponse, Sancho repartit chez lui.

Don Quichotte pria le bachelier de partager son repas frugal. Celui-ci ayant accepté, on ajouta deux pigeons à l'ordinaire. Pendant qu'on était à table, on parla de chevalerie, et Carrasco prit soin de ne pas contredire son hôte. Le banquet fini, on fit la sieste. Et quand Sancho reparut, la conversation reprit.



*Où Sancho Panza répond aux questions
et dissipe les doutes du bachelier Samson Carrasco,
avec d'autres événements dignes d'être contés*



SANCHO REVINT donc chez son maître et reprit le dialogue où il l'avait laissé :

– Monsieur le bachelier voulait savoir par qui, quand et comment mon âne m'avait été volé. Je lui répondrai que la nuit où, fuyant les agents de la Sainte-Hermandad, nous nous sommes réfugiés dans la Sierra Morena, après l'aventure ou mésaventure des galériens, et celle du défunt qu'on menait à Ségovie, nous sommes entrés mon maître et moi dans un bois et là, fatigués et moulus des batailles que nous avons livrées, nous nous sommes endormis, lui appuyé sur sa lance et moi sur mon âne, comme si nous étions couchés sur quatre matelas de plume. Et j'ai dormi d'un sommeil si profond que celui qui a fait le coup a eu tout le temps de s'approcher, de me laisser à califourchon sur quatre pieux qu'il avait plantés aux quatre coins du bât, et de tirer mon âne par-dessous sans que je m'en aperçoive.

– C'est en effet chose facile, l'interrompt don Quichotte, et l'idée n'est pas neuve. La même aventure arriva à Sacripant, au siège d'Albraca, car le fameux brigand nommé Brunel employa une ruse identique pour lui voler son cheval.

– Le matin venu, poursuivit Sancho, il a suffi que je bouge pour que les pieux me manquent et que je m'étaie par terre. J'ai cherché partout mon âne, mais sans le trouver. Alors, les larmes me sont venues ; et si l'auteur ne mentionne pas mes lamentations, le lecteur risque d'avoir perdu le meilleur de l'histoire. Quelque temps après, nous chemi-

nions avec la princesse Micomiconne, quand j'ai reconnu mon âne, monté par cette crapule de Ginès de Passemont habillé en gitan, celui-là même que nous avons libéré, mon maître et moi, de la chaîne de galériens.

— Là n'est pas l'erreur, intervint Samson, mais quand l'auteur dit que Sancho était monté sur son âne, alors qu'il ne l'avait pas encore retrouvé.

— Je ne sais pas quoi vous répondre. L'auteur s'est peut-être trompé, à moins que ce ne soit un oubli de l'imprimeur.

— Probablement. Mais où sont passés les cent écus ? Ils se sont envolés ?

— Je les ai dépensés pour ma personne et aussi pour ma femme et mes enfants. Ils ont été cause que ma femme ne m'a pas trop grondé d'être parti courir les chemins au service de mon maître don Quichotte : si, après tout ce temps, j'étais rentré chez moi sans un sou et sans mon âne, j'aurais été joliment accueilli ! Et, à présent, si quelqu'un veut en savoir davantage, je suis prêt à répondre au roi en personne. Mais qu'on ne vienne pas se mêler de ce que j'ai rapporté ou pas rapporté, dépensé ou pas dépensé ; parce que si les coups de bâton que j'ai reçus dans ces voyages m'étaient payés en monnaie, à supposer qu'ils ne soient taxés qu'à quatre maravédís pièce, il n'y aurait pas assez de cent autres écus pour m'en payer seulement la moitié ! Et puis, que chacun fouille dans sa conscience et ne prenne pas le blanc pour le noir et le noir pour le blanc. L'homme est comme Dieu l'a fait, et pire bien souvent.

— Je ne manquerai pas, dit Carrasco, de rappeler à l'auteur de cette histoire, s'il la fait réimprimer, d'y inclure ce que vient de dire ce bon Sancho. Cela rehaussera d'autant le niveau de l'ouvrage.

— Y a-t-il d'autres choses à reprendre dans le cours de ce récit, monsieur le bachelier ? demanda don Quichotte.

— Sans doute, mais beaucoup moins importantes que celles dont nous venons de parler.

— L'auteur annonce-t-il par hasard une deuxième partie ? demanda encore don Quichotte.

— Il en a promis une, mais ne l'a pas encore trouvée, et ne

sait pas qui peut l'avoir. Aussi, personne ne sait si elle paraîtra. Et puis, comme les uns disent : « Les deuxième parties ne sont jamais bonnes », et les autres : « On a assez écrit sur don Quichotte », il est peu probable que cette deuxième partie voie le jour. Il n'empêche que certains lecteurs au tempérament plus jovial que saturnien en redemandent : « Encore des quichottades ! Qu'on fasse batailler le maître et parler l'écuyer, nous n'en demandons pas plus ! »

– Quelles sont les intentions de l'auteur ?

– Aussitôt qu'il aura trouvé l'histoire – et il se donne beaucoup de mal –, il la fera imprimer, poussé davantage par l'intérêt que par l'envie d'acquérir une plus grande renommée.

– Tiens, tiens, dit Sancho, c'est donc l'intérêt et l'argent que vise notre auteur ? Alors, je serai bien épaté s'il réussit. Parce qu'il va faire ça à la va-vite, comme un tailleur les veilles de fête ; et le travail bâclé ne donne jamais rien de bon. En tout cas, Maure ou pas Maure, que ce monsieur prenne garde. Mon maître et moi, nous allons lui donner matière à écrire non pas une deuxième partie, mais cent autres. S'il croit que nous allons nous endormir sur nos lauriers, il nous connaît mal. Tout ce que je peux vous dire, c'est que si mon maître voulait m'écouter, nous serions déjà sur les routes à venger les offenses et redresser les torts, comme c'est l'usage et la coutume des bons chevaliers errants.

A peine Sancho avait-il achevé ce discours qu'on entendit les hennissements de Rossinante, ce qui parut à don Quichotte de très bon augure et le décida à envisager une nouvelle sortie dans les jours à venir. Il communiqua au bachelier son intention et lui demanda par où, selon lui, il devait commencer son expédition. Carrasco lui conseilla de se rendre dans la ville de Saragosse, capitale du royaume d'Aragon, où auraient lieu pour la Saint-Georges des joutes solennelles, au cours desquelles il pourrait se mesurer aux chevaliers aragonais, autant dire aux meilleurs chevaliers du monde. Puis il loua une fois encore sa résolution, noble et courageuse, et l'engagea à la prudence dans le choix de ses aventures, car sa vie ne lui appartenait plus : elle était à tous

ceux qui, dans leur malheur, réclamaient son aide et sa protection.

— C'est bien ça qui m'ennuie, monsieur Samson, interrompit Sancho : mon maître n'hésite pas plus à s'attaquer à une centaine d'hommes armés qu'un glouton à dévorer une demi-douzaine de pastèques. Sacrebleu ! Il ne s'agit pas de crier à tout bout de champ « sus à l'ennemi » ! Il y a un temps pour attaquer et un temps pour faire retraite. D'ailleurs, j'ai entendu dire, je crois bien que c'était à mon propre maître si j'ai bonne mémoire, que le courage est à mi-chemin de l'audace et de la lâcheté. Et moi, ce que j'en dis, c'est qu'il ne doit pas prendre la fuite sans bonnes raisons, ni attaquer quand les chances sont contre lui. Et je tiens à l'avertir que, si je pars avec lui, c'est à la condition qu'il se charge seul de tous les combats, et que je n'aie pas d'autre tâche que de m'occuper de sa personne, toilette et entretien ; et là, je serai aux petits soins. Mais s'il croit que je vais mettre la main à l'épée chaque fois que nous aurons affaire à de vulgaires voleurs ou à des bandits de grands chemins, il se trompe. Moi, monsieur le bachelier, je ne cherche pas à me faire une réputation de courageux ; je veux juste être reconnu comme le meilleur et le plus loyal des écuyers qui aient jamais servi chevalier errant. Et si mon maître don Quichotte, en reconnaissance de mes bons et nombreux services, veut bien me donner un de ces archipels que nous n'allons pas manquer, selon lui, de trouver sur notre route, tant mieux. Et s'il ne m'en donne aucun, tant pis, je n'en mourrai pas ; de toute façon, on dit que l'homme ne doit rien attendre que de Dieu. D'ailleurs, peut-être bien que le pain que je mangerai aura meilleur goût sans gouvernement qu'avec. Et qui sait si le diable ne m'attend pas au tournant, dès que je serai gouverneur ? Sancho je suis né, et Sancho je veux mourir. Cependant, si sans faire trop d'efforts ni prendre trop de risques, je recevais du ciel un archipel ou quelque chose d'approchant, je ne serais pas assez bête pour cracher dessus. Comme dit le proverbe : mieux vaut tenir que quérir, et mieux vaut deux sous ici que quatre ailleurs.

— Mon cher Sancho, vous parlez comme un professeur,

dit Carrasco. Ayez confiance en Dieu et en votre maître, le chevalier don Quichotte, et vous verrez que ce n'est pas un archipel mais tout un royaume qui vous sera attribué.

— Un peu plus un peu moins..., répondit Sancho. Dans tous les cas, je peux vous assurer, monsieur Carrasco, que si mon maître me donne un royaume, il n'aura pas à le regretter : je me suis tâté le poulx, et j'ai toute la santé qu'il faut pour régner sur des royaumes et pour gouverner des archipels, comme je le lui ai déjà dit plus d'une fois.

— Prenez garde, Sancho, continua Samson, à ne pas vous laisser tourner la tête par les honneurs ; il se pourrait qu'une fois gouverneur, vous ne reconnaissiez plus votre propre mère.

— Ces manières-là, on les voit chez les pauvres bougres, pas chez un vieux chrétien comme moi. Et puis, ce n'est pas dans mon caractère d'être un ingrat...

— Nous en reparlerons le moment venu, interrompit don Quichotte, et il me tarde d'y être.

Puis il pria le bachelier, s'il était poète, de composer quelques vers pour célébrer les adieux qu'il comptait faire à sa dame, en prenant bien soin de commencer chacun d'eux par une lettre de son nom, de sorte que, en réunissant les initiales de chaque vers, on pût lire le nom en entier.

Le bachelier répondit qu'il ne comptait pas parmi les poètes les plus connus d'Espagne, qui étaient, disait-on, au nombre de trois et demi, mais qu'il se ferait un plaisir de composer ce poème, malgré une difficulté majeure : les lettres qui formaient le nom de la dame étaient au nombre de dix-sept. S'il composait des stances de quatre vers, il y aurait une lettre de trop ; avec des stances de cinq vers, il manquerait trois lettres. Toutefois, il s'arrangerait, en serrant un peu, pour faire tenir dans les quatre quatrains *A Dulcinée du Toboso*.

— Il le faut, insista don Quichotte ; car si son nom n'apparaît pas clairement et sans équivoque possible, aucune femme ne croira que les vers ont été composés à son intention.

Ils se mirent d'accord sur ce point et fixèrent la date du départ à huit jours de là. Don Quichotte recommanda le

CHAPITRE IV

secret à Carrasco, surtout vis-à-vis du curé, de maître Nicolas, de sa nièce et de sa gouvernante, qui s'opposeraient sans nul doute à cette noble et courageuse résolution. Carrasco promit et prit congé de don Quichotte en lui demandant de l'informer, dès qu'il en aurait loisir, de tout ce qu'il lui adviendrait de bon et de mauvais. Quant à Sancho, il s'en alla faire les préparatifs nécessaires pour le voyage.



*De la conversation sérieuse et savoureuse
de Sancho Panza et de sa femme Thérèse,
avec d'autres événements d'agréable souvenance*



PARVENU AU CINQUIÈME chapitre, le traducteur de cette histoire déclare qu'il le considère comme apocryphe, parce que Sancho y parle dans un style trop bien élevé et qu'il y dit des choses bien trop subtiles pour sa petite intelligence. Il le traduit, néanmoins, pour ne pas manquer au devoir que son métier lui impose, et continue comme suit :

Sancho rentra chez lui si joyeux et plein d'entrain que sa femme s'en aperçut à une portée d'arbalète et qu'elle ne put se retenir de l'interroger :

– Qu'est-ce qui t'arrive, Sancho ? Te voilà bien content !

– Ah ! ma mie, si Dieu le voulait, je serais ravi de ne pas être aussi content !

– Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Qu'est-ce que ça veut dire que tu serais ravi, si Dieu le voulait, de ne pas être aussi content ? Je sais bien que je suis bête, mais je ne vois pas comment on peut se trouver content de ne pas l'être.

– Laisse-moi t'expliquer, Thérèse. Je suis content parce que j'ai décidé de retourner au service de mon maître don Quichotte, qui veut faire une troisième sortie à la recherche d'aventures. Et moi, je repars avec lui parce que la nécessité m'y pousse, et aussi l'espoir, qui me réjouit, de trouver encore cent écus pour notre bourse. Mais je suis triste d'avoir à me séparer de toi et de mes enfants. Tandis que si Dieu voulait me donner mon pain quotidien en me laissant bien tranquillement chez moi, au lieu de m'envoyer courir les che-

mins – ça ne lui coûterait pas grand-chose, juste un peu de bonne volonté –, ma joie ne serait pas mêlée au chagrin de te quitter. J'ai donc eu raison de dire que je serais bien plus content si Dieu voulait que je le sois un peu moins.

– Depuis que tu es devenu un membre de chevalier errant, mon Sancho, ce que tu dis est tellement entortillé qu'il n'y a plus moyen de te comprendre.

– Dieu me comprend, lui qui comprend tout, ça me suffit. Et toi, va plutôt t'occuper du petit gris, il faut que, d'ici à trois jours, il soit sur le pied de guerre : double-lui sa ration, vérifie son bât et tout son harnachement. Parce que nous n'allons pas assister à une noce, mais parcourir le monde, et nous en prendre à des géants, à des dragons, à des monstres, et entendre leurs sifflements, leurs rugissements, leurs mugissements, leurs beuglements. Et tout ça ne serait que de la petite bière, si nous n'avions pas affaire aussi à des muletiers ou à des Maures enchantés.

– Je pense bien, mon mari, que les écuyers errants ne gagnent pas leur pain à se tourner les pouces. Et je m'en vais prier Dieu qu'il te tire de là au plus vite !

– Et moi, je peux te dire, ma femme, que si je n'avais pas l'espoir de devenir d'ici peu gouverneur d'un archipel, je me laisserais tomber raide mort.

– Ah, non, mon mari ! Le remède serait pire que le mal ! Reste vivant, et au diable tous les gouvernements du monde ! Tu es sorti sans gouvernement du ventre de ta mère, tu as vécu jusqu'ici sans gouvernement, et c'est sans lui qu'on t'entertera, quand viendra ton heure. Il y a un tas de gens qui ne sont pas gouverneurs dans ce monde, et ça ne les empêche pas de vivre, ni d'être comptés parmi les hommes ! La meilleure sauce du monde, c'est la faim ; et, comme elle ne manque pas chez les pauvres, ils mangent toujours avec appétit. Mais tout de même, si un beau jour, par hasard, tu te retrouvais avec un gouvernement, ne nous oublie pas, moi et les enfants. Pense que Sanchico a déjà quinze ans révolus, et qu'il est temps qu'il aille à l'école, si son oncle l'abbé veut le faire entrer dans les ordres. Et Marie-Sancha, ta fille, elle n'en mourra pas si nous la marions : j'ai de bonnes raisons de

croire qu'elle a au moins autant envie d'un mari que toi d'un gouvernement, et, en fin de compte, mieux vaut voir sa fille mal mariée que richement entretenue.

— Je peux t'assurer, ma femme, répondit Sancho, que si Dieu veut bien me donner un petit quelque chose à gouverner, je trouverai pour ma fille un mari tellement haut placé qu'on ne pourra plus arriver jusqu'à elle sans lui donner du « Votre Seigneurie ».

— Ah, non, Sancho ! Marie-la avec son égal, c'est plus sage. Parce que si tu la fais passer des sabots aux escarpins, de la jupe de calicot à la robe à paniers, de Marica tout court à « doña Unetelle » ou à « Votre Seigneurie », la pauvre petite ne s'y retrouvera plus ; elle fera un faux pas après l'autre, et on découvrira tout de suite d'où elle sort.

— Tais-toi, sotte. Deux ou trois ans de pratique, et tu verras que la dignité et les belles manières lui iront comme un gant ! Et si je me trompe, tant pis. Qu'elle devienne une dame, on verra après.

— Attention, Sancho, tu vois trop grand. Ne cherche pas à t'élever au-dessus de ta condition, et pense au proverbe qui dit : qui loin va se marier, on veut tromper. Ce serait du propre si tu mariaais notre Sancha à un comte de je ne sais quoi ou à un de ces chevaliers tout cousus de noblesse qui la regardera de haut et qui, pour un oui pour un non, la traitera de bouseuse, de fille d'un mangeur d'ail et d'une tourneuse de fuseau. Ah, non, ça ne se passera pas comme ça, pas de mon vivant ! Ce n'est pas pour en arriver là que j'ai élevé ma fille ! Contente-toi d'apporter l'argent, Sancho ; moi je me charge de la marier. Nous avons ici Lope Trocho, le fils de Juan Trocho, un garçon plein de santé, que nous connaissons bien et qui ne voit pas la petite d'un mauvais œil ; avec lui, qui est notre égal, elle sera bien mariée. Et puis nous resterons tous ensemble, parents, enfants, petits-enfants, et la paix du Seigneur sera avec nous. Alors que toi, tu voudrais me la marier à la ville et qu'elle vive dans ces grands palais, où on ne la comprendrait pas, et où elle-même n'y comprendrait plus rien.

— Dis voir, idiot, femme de Barabbas, répliqua Sancho,

tu ne vas quand même pas m'empêcher de marier ma fille à mon idée et d'avoir des petits-enfants qu'on traitera de « seigneuries » ! Écoute, Thérèse, j'ai toujours entendu dire que celui qui ne sait pas saisir la chance au vol ne doit pas se plaindre si elle lui échappe. Ce serait dommage, maintenant qu'elle frappe à notre porte, de la lui fermer au nez. Laissons-nous porter par ce vent qui nous est favorable.

(C'est pour cette phrase de Sancho, et pour d'autres qui vont suivre, que le traducteur considère ce chapitre comme apocryphe.)

— Grosse bête, poursuit Sancho, tu devrais être bien contente que je m'échine à trouver un gouvernement, ce qui nous permettra de sortir enfin de la misère. Et quand j'aurai marié Sancha à mon idée, tu verras qu'on t'appellera *doña Thérèse Panza*, et qu'à l'église tu seras assise sur des coussins de velours, au nez et à la barbe des dames nobles du pays. A t'en croire, il faudrait toujours rester tel qu'on est, sans augmenter ni diminuer, comme une figure de tapisserie ! Mais plus un mot là-dessus. Sanchica sera comtesse, quoi que tu en dises.

— Parle toujours, mon mari, tu ne me convaincras pas. Je continue à penser que ce comté sera la perdition de notre fille. Fais d'elle ce que tu voudras, une duchesse, ou même une princesse, mais sache que ce sera contre mon gré et sans mon consentement. J'ai toujours été pour l'égalité, et je n'aime pas les gens qui se donnent des grands airs sans raison. J'ai reçu en baptême le nom de Thérèse, tout simple, sans rallonge. Mon père s'appelait Cascajo. Moi, on m'appelle Thérèse Panza, parce que je suis ta femme, alors qu'on devrait me nommer Thérèse Cascajo ; mais la loi est la loi, même pour les rois. Je me contente de ce nom, sans avoir besoin qu'on m'ajoute un *doña*, qui pèserait bien trop lourd pour moi. Et puis, si on me voit vêtue en comtesse ou en femme de gouverneur, les mauvaises langues ne vont pas chômer : « Regardez-moi cette grosse truie, pour qui elle se prend ! Hier, ça filait sa quenouille et ça venait à la messe la jupe relevée sur la tête en guise de mante, et aujourd'hui ça se promène en robe à paniers, et ça fait des mines, comme si

on ne savait pas qui elle est ! » Si Dieu me garde mes sept sens, ou mes cinq, ou ceux que j'ai, j'espère bien ne jamais donner à jaser de la sorte. Toi, mon homme, va-t'en gouverner ton archipel et te gonfler à ton aise. Mais je te jure sur la vie de ma mère que ni ma fille ni moi ne quitterons ce village : fille cachée, fille cherchée ; filles et poules se perdent de trop courir. Va-t'en donc à tes aventures avec ton don Quichotte de la Manche et laisse-nous à nos mésaventures, Dieu nous viendra en aide si nous le méritons. D'ailleurs, je me demande bien d'où ton maître prend ce nom à tiroir, que n'avaient ni son père ni ses aïeux.

— Et moi, je me demande si tu n'as pas un démon dans le corps, pour débiter autant de choses qui n'ont ni queue ni tête ! Qu'est-ce que les truies, les robes à paniers, les proverbes et le reste ont à voir avec ce que je dis ? Écoute un peu, idiote, ignorante ! Oui, j'ai bien le droit de t'appeler comme ça, puisque tu refuses de m'écouter et que tu fuis le bonheur ! Si je demandais à ma fille de se jeter du haut d'une tour, ou de s'en aller courir le monde comme l'infante doña Urraca, tu aurais raison de t'opposer à ma volonté. Mais si, en moins de deux, je lui dégotte une « seigneurie », je la sors de sa bouse et je la mets sur un piédestal, dans un salon garni de plus de coussins de velours qu'il n'y a de Maures au Maroc, pourquoi refuses-tu de vouloir ce que je veux ?

— Tu veux savoir pourquoi, mon mari ? A cause du proverbe qui dit : qui te couvre, te découvre. Sur le pauvre, on jette les yeux en passant, mais sur le riche, on les arrête, et si ce riche a été pauvre, alors les gens se mettent à raconter sur lui toutes sortes de choses. Et les mauvaises langues, c'est comme les essaims d'abeilles, ça ne vous lâche plus.

— Thérèse, écoute bien ce que je vais te dire. Ce sont des choses que tu n'as peut-être jamais entendues de ta vie. D'ailleurs, elles ne sont pas de moi, mais du père prédicateur qui a prêché le dernier carême dans notre village. Il a dit, si je me souviens bien, que toutes les choses que nous avons présentes devant les yeux restent présentes et gravées dans notre souvenir avec beaucoup plus de clarté que les choses passées.

(Ces remarques de Sancho sont pour le traducteur une nouvelle preuve que le chapitre est apocryphe, car elles excèdent les capacités de l'écuyer. Mais laissons-le poursuivre.)

– C'est la raison pour laquelle, continua Sancho, lorsque nous voyons une personne toute pomponnée, richement vêtue et entourée de nombreux serviteurs, nous nous sentons comme obligés de la respecter, même si à ce moment-là nous nous rappelons l'avoir vue dans une situation indigne. Car cette indignité, quelle qu'en soit la cause – pauvreté ou basse extraction –, puisqu'elle appartient au passé, n'est plus, et seul compte ce que nous voyons au moment présent. Et si cette personne, que le sort a tirée de plus bas que terre pour l'élever jusqu'au faite de la prospérité (ce sont les propres paroles du père prédicateur), se montre généreuse et courtoise envers tous, et ne cherche pas à traiter d'égale à égal avec ceux dont la noblesse est ancienne, tu peux être sûre, Thérèse, que personne ne se souviendra de ce qu'elle a été et que tous la respecteront pour ce qu'elle est, à l'exception des envieux, toujours à l'affût du bonheur d'autrui.

– Je ne comprends pas un mot à ce que tu racontes, répliqua Thérèse. Fais ce que tu voudras et ne me casse plus la tête avec tes beaux discours. Si tu es *révolu* à faire ce que tu dis...

– Résolu, ma femme, et non révolu.

– Pas de dispute pour si peu, mon mari ; je parle comme il plaît à Dieu et je ne vais pas chercher plus loin. Mais si tu as vraiment l'intention d'avoir un gouvernement, tu ferais bien d'emmener avec toi ton fils pour qu'il apprenne dès maintenant à gouverner. Il est bon que les enfants héritent et apprennent le métier de leur père.

– Dès que j'aurai mon gouvernement, je l'enverrai chercher par la poste, et à toi je t'enverrai de l'argent, car je n'en manquerai pas : un gouverneur trouve toujours à emprunter s'il en manque. Et habille-le de telle sorte qu'il n'ait pas l'air de ce qu'il est, mais de ce qu'il sera.

– Envoie-moi l'argent et fais-moi confiance ; je te l'habillerai comme un prince.

– Et notre fille sera comtesse ; nous sommes bien d'accord.

– Le jour où ma fille sera comtesse, j’aurai l’impression de la mener en terre. Mais je te le répète : fais ce que tu voudras. Nous autres femmes, nous avons, de naissance, l’obligation d’obéir à nos maris, même quand ce sont des bourriques.

Là-dessus, elle fondit en larmes, comme si elle voyait déjà sa petite Sancha morte et enterrée. Sancho la consola en lui disant qu’il ne reviendrait pas sur sa décision, mais qu’il s’arrangerait pour que leur fille devienne comtesse le plus tard possible. Ainsi s’acheva cette conversation, et Sancho retourna chez don Quichotte pour s’occuper des préparatifs du départ.

